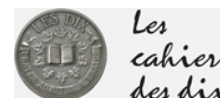


Les Cahiers des dix



Ni francophile, ni gallophobe Lionel Groulx, voyageur Neither francophile nor gallophobe Lionel Groulx as a traveler

Pierre Trépanier

Numéro 58, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008118ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008118ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trépanier, P. (2004). Ni francophile, ni gallophobe : Lionel Groulx, voyageur. *Les Cahiers des dix*, (58), 71–104. <https://doi.org/10.7202/1008118ar>

Résumé de l'article

Avant même d'avoir mis le pied en Europe, Lionel Groulx avait parcouru la France. L'histoire et la littérature, d'une part, la religion, la culture et le nationalisme canadiens-français, d'autre part, lui avaient fait faire ce voyage virtuel et paradoxal. Il y avait puisé en abondance des connaissances et des attentes, des images et des sentiments. Ses voyages réels dans la patrie de ses ancêtres lui ont fourni l'occasion de vérifier et de confirmer ses croyances et son idéologie plutôt que de les éprouver et de les transformer. Ses cinq séjours en France ne marquent une rupture ni dans sa vie, ni dans ses attitudes. Une admiration et un amour authentiques de la France, tenus en laisse par son esprit critique, n'ont fait de lui ni un francophile, ni un gallophobe, dans le sens que prêtait à ces mots le nationalisme traditionaliste canadien-français.

Ni francophile, ni gallophobe Lionel Groulx, voyageur

PAR PIERRE TRÉPANIÉ

*Tout ce qui est français nous vient de France;
mais hélas! tout ce qui nous vient de France
n'est pas toujours français¹.*

Professeur de collège puis d'université, Lionel Groulx (1878-1967), solidement ancré dans son identité canadienne-française, québécoise et nord-américaine, entretient avec l'Europe de langue française des relations complexes, qu'ordonnent son idéologie et ses rôles. Prêtre; étudiant ou professeur; historien, écrivain, conférencier ou directeur de revue; voyageur et pèlerin, il ne dépouille jamais sa condition d'intellectuel, qui interprète et qui juge². Sans être

1. LIONEL GROULX, « Les traditions des lettres françaises au Canada. Discours de M. l'abbé L.-A. Groulx », *Premier Congrès de la langue française au Canada. Québec, 24-30 juin 1912. Compte rendu*, Québec, L'Action sociale, 1913, p. 263.
2. « Vous savez que mon œuvre se divise en deux parties : littérature d'action ; littérature historique. Vous m'avez l'air de bien connaître la deuxième partie. De la première, outre les « RAPAILLAGES » et deux romans signés du pseudonyme « Aloné de Lestres », je crois que les deux ouvrages qui résument ma doctrine sont ORIENTATIONS et DIRECTIVES » (LIONEL GROULX à Claude de Bonnault, 2 mai 1949, Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx, fonds Lionel Groulx [FLG]).

immuables, les paramètres de son univers mental sont surdéterminés par le traditionalisme canadien-français, qui assure à l'ensemble sa cohésion et sa permanence. Dans sa pensée, le catholicisme et le nationalisme entretiennent des rapports dialectiques entre eux et avec la tradition que j'appellerai laurentienne.

Le voyageur et sa patrie

J'entends insister par là sur le caractère original et situé de cette tradition. La vallée du Saint-Laurent lui offre son cadre historique, géographique et social. Elle est un carrefour, où convergent des influences multiples, dans la diachronie et dans la synchronie, qui vont de la France de la Réforme catholique aux États-Unis du capitalisme industriel, sans oublier la culture politique britannique de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle. Tous ces apports sont retravaillés par l'expérience nationale canadienne-française de sorte que la tradition qui en résulte n'est réductible à aucune de ses composantes et constitue une création distinctive, qui n'est le miroir ni des ancêtres français, ni des voisins canadiens-anglais ou américains. Son américanité³ n'est pas états-unienne; elle est laurentienne. Son catholicisme est ultramontain, mais non pas italien, ni même français. Sa langue et sa culture sont une transposition de l'Europe, si l'on veut, mais qui donne naissance à une variété au sein de la famille française. La civilisation canadienne-française échange avec Rome, Paris, Londres, New York, mais cet échange — inégal, sans doute — n'en passe pas moins par les grandes cités laurentiennes, Montréal et Québec, dont la ruralité canadienne-française garantit l'authenticité.

Voilà, schématiquement représentés, le monde de Lionel Groulx tel qu'il le concevait de même que la hiérarchie qui en gouverne l'existence. La tradition est première, si l'on veut, mais la religion en est le couronnement et le critérium. Rien n'y vaut d'être maintenu contre l'usure du temps, qui n'est pas en harmonie avec la Révélation et la Tradition catholiques. La nation, conçue comme une solidarité dans le temps plus encore que dans l'espace, jouit de la primauté dans l'ordre politique, mais le politique reste subordonné au primat du spirituel. La langue n'est pas qu'un moyen de communication; elle est la tradition et la nation, elle est même la religion, dans le contexte de l'Amérique protestante et dans la mesure qu'autorise l'orthodoxie. L'économie agricole et industrielle ainsi que l'habitat rural et urbain sont les assises matérielles de la civilisation canadienne-

3. YVAN LAMONDE, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota bene, 2001, 262 p.; GÉRARD BOUCHARD, *Les Deux Chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 313 p.

française. Le ruralisme en colore l'économie politique. Enfin, cette tradition s'exprime par les arts, les lettres et les sciences, que doivent régenter l'esthétique classique, l'éthique chrétienne et l'ethos laurentien.

Cette description est à peu près fidèle si on garde à l'esprit le fait qu'elle condense ici un état d'achèvement et qu'il vaudrait mieux suivre, dans ses étapes et ses recherches, le processus qui y aboutit. Les voyages européens de Groulx en font partie. S'ils ne sont pas déterminants, ils confirment et nuancent. Jamais ils ne s'empareront de l'esprit du voyageur ; jamais ils ne transformeront ce « retour d'Europe », comme on disait, en immigré de l'intérieur. Sa critique du pays, aiguillée sans doute par la comparaison, ne se muera pas en reniement. En fait, la critique touchera au moins autant les pays visités que sa terre natale. Les courants européens qui retiennent davantage son attention, traditionalisme ultramontain, libéralisme catholique, maurrassisme, fascisme, pétainisme, salazarisme, recevront le même traitement de la part du voyageur-critique. Une parenté idéologique avec certaines de ses propres convictions le rend sympathique à tel ou tel aspect de ces doctrines et des partis ou régimes qui les incarnent, mais jamais ne s'oblitére toute la distance des contextes géographiques, historiques et sociologiques où ils évoluent. Concernant Paul Bouchard et les jeunes de *la Nation*, il fait cette mise au point dans une lettre à André Laurendeau :

Je n'aime ni leur fascisme à l'italienne, ni leur haine de l'Anglais et de l'Angleterre, ni leurs habituels procédés de polémique. Ils entendent secouer toutes les servitudes, se donner pour des esprits libres. Pourquoi se faire les disciples de Mussolini quand il serait si simple de se mettre à une école qui ne diminue personne : l'école de l'Église. Ils veulent un État corporatiste ; pourquoi en aller chercher le modèle en Italie, quand il en existe un autre, plus catholique, au Portugal, en Autriche ? Je continue à croire que rien de solide ne se bâtit ni contre la vérité, ni contre la justice, ni contre la charité. Pourquoi cette haine de l'Anglais quand nous sommes surtout victimes de notre haine pour nous-mêmes ?

Je vous donne encore raison, mon cher André, du moins partiellement au sujet de notre manie de suivre à la remorque presque tous les mouvements « droitiers » d'Europe. Vous connaissez mon sentiment à l'égard de la société capitaliste. J'ai souvent reproché au Père Archambault, homme d'ailleurs si méritant, de donner à sa campagne anti-communiste, un caractère trop négatif. J'eusse voulu qu'il eût dénoncé aussi violemment les trustards de chez nous que, pour ma part, je considère comme les principaux fauteurs de communisme et les pires anarchistes de notre époque. [...] Où je ne puis suivre vos amis de France, c'est dans leur différence d'attitude à l'égard des « droitiers » et des gens de gauche. Pourquoi cette douce charité pour les derniers et cette antipathie poussée jusqu'à la hargne pour les premiers ? Hélas ! je crains bien qu'au fond des attitudes des catholiques de France il n'y ait toujours, consciente ou inconsciente, la passion politique, le spectre monarchique ou républicain. Leur inégalité d'humeur selon qu'il s'agit des uns ou des

autres me choque. Et je ne crois pas que la charité admette ces partialités, un moindre effort pour comprendre ses frères ou ses voisins que pour comprendre l'ennemi ou l'étranger⁴.

Le voyageur reste un étranger, même en France, tant aimée, surtout en France, pourrait-on dire, car il y a trop séjourné par la pensée et l'a trop idéalisée pour ne pas être saisi d'un sentiment d'étrangeté au contact de la réalité hexagonale. C'est à tort que l'on s' imagine Groulx en voyageur prisonnier de la machine à remonter le temps et qui n'aurait à l'égard de la France d'autres attentes que celles que lui inspiraient la spiritualité, la littérature et l'histoire du Grand Siècle. La jeunesse de Groulx s'est passée dans l'admiration de la France catholique du XIX^e siècle, unissant l'ultramontain Veuillot et le libéral Montalembert, réconciliés dans son panthéon par leur militantisme au service de la Religion. Sa maturité reste à l'affût de la France catholique contemporaine qui, au milieu de ses errements modernistes, reste la grande maîtresse et l'inspiratrice, et à laquelle il a toujours réservé une admiration critique.

Ce voyageur-là appartient à l'école traditionaliste canadienne-française. Ce qui, à certains égards, est bon pour la France ou le Portugal ne peut être importé et calqué en Laurentie sans filtrage, sans reformulation, sans adaptation, sans assimilation, pour parler clairement, c'est-à-dire sans appropriation, sans transformation en substance nationale. Ce n'est pas assez dire : même sans ces influences, la tradition nationale n'aurait pas été fondamentalement différente. Faute de l'avoir compris, les historiens et commentateurs se sont lourdement mépris et continuent de le faire⁵. Le contexte de la Seconde guerre mondiale inspire à Groulx ce commentaire :

4. LIONEL GROULX à André et Ghislaine Laurendeau, 2 septembre 1936, FLG.

5. ESTHER DELISLE, *Le Traître et le Juif. Lionel Groulx, Le Devoir, et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Outremont, L'Étincelle, 1992, 284 p. ; CATHERINE POMEYROLS, *Les Intellectuels québécois : formation et engagements (1919-1939)*, Paris et Montréal, l'Harmattan, 1996, 537 p. ; *Id.*, « Les échos de la condamnation de l'Action française au Québec », *Sources. Travaux historiques*, 53-54 (2000), p. 61-72 ; *Id.*, « Les intellectuels nationalistes québécois et la condamnation de l'Action française », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 73 (janvier-mars 2002), p. 83-98 ; PIERRE TRÉPANIÉ, « Les intellectuels québécois de l'entre-deux-guerres selon Catherine Pomeyrols : une analyse décevante », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 8 (automne 1997), p. 225-230 ; *Id.*, « Le maurrassisme au Canada français », *Les Cahiers des Dix*, n° 53 (1999), p. 167-233 ; *Id.*, « L'éducation intellectuelle et politique de Lionel Groulx (1906-1909) », in LIONEL GROULX, *Correspondance, 1894-1967*, édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, vol. 2, *Un étudiant à l'école de l'Europe*, Montréal, Fides, 1993, p. xxxvii-liv ; *Id.*, « In toga candida. L'apprenti intellectuel », in LIONEL GROULX, *Correspondance, 1894-1967*, édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, vol. 3, *L'intellectuel et l'historien novices, 1909-1915*, Montréal, Fides, 2003, p. 11-145.

Nos laïcs portent dans l'âme un mal qui n'atteint pas au même point les gens en soutane : ce sont des colons moraux de la France. Que de petits bonhommes, à l'heure qu'il est, dans le journalisme, l'enseignement et ailleurs, pleins de mépris pour le Canada français, qui l'estiment une trop petite chose pour lui accorder l'once de leur dévouement, lui reconnaissent tout à coup assez d'importance, je devrais dire une telle importance qu'ils lui font grief de ne pas s'immoler pour le salut de la civilisation française. Voilà près de quatre-vingts ans que nous voguons dans l'incohérence totale, absolue. Cet interminable voyage dans l'absurde aurait-il tant duré si les partis politiques n'y avaient trouvé profit et si les chefs de parti n'avaient employé tous leurs moyens à prolonger l'aveuglement collectif⁶ ?

Groulx était trop canadien-français et trop pétri par sa tradition nationale pour devenir barrésien, maurassien, pétainiste ou mussolinien. Ces raccourcis nourrissent l'équivoque et reposent sur le refus de considérer les écarts et les différences autant que les convergences et les emprunts. Les itinéraires concrets de Groulx (voyages, études, tournées de conférences) et symboliques (par la correspondance et la littérature) l'amènent dans des circuits et des réseaux divers (catholiques, conservateurs, centristes, littéraires), dont il tâte, mais sans jamais se laisser happer par eux. L'attrait, la fascination, l'émerveillement, à l'occasion, ne le tirent jamais de son quant-à-soi de Nord-Américain de l'espèce franco-catholique. Son sens critique ne s'émousse pas, non plus d'ailleurs que sa faculté d'admiration, tous deux portés par une propension au lyrisme et à l'exaltation. Sa capacité à métaboliser influences et emprunts ne se dément pas, conformément au traditionalisme intellectuel dont il est le maître dans le Québec du *xx^e* siècle.

Le traditionalisme intellectuel canadien-français possède une longue histoire. Il est né en réaction à quatre « révolutions » : la Révolution canadienne (1760), pour reprendre la formule de l'historien Michel Brunet, c'est-à-dire la Conquête et l'introduction de force d'une colonie franco-catholique dans un empire anglo-protestant ; la Révolution américaine (1776-1783), rupture bruyante du voisin avec l'allégeance britannique et irruption de la démocratie en gestation dans l'espace nord-américain ; la Révolution française (1789-1799), subversion politico-philosophique de la mère patrie et de l'Ancien Régime ; enfin, la Révolution parlementaire (1791-1792), — autrement dit l'intromission dans la culture politique canadienne-française des institutions représentatives, du discours qui les légitime et les interprète de même que du vocabulaire qui leur permet de se dire —, par décision du Parlement impérial, qui adopte en 1791 l'Acte constitutionnel, suivi en juin 1792 par les premières élections législatives de l'histoire québécoise. L'élément de continuité que comportait le passage de la couronne

6. LIONEL GROULX à André Laurendeau, 23 juillet 1940, FLG.

française à la couronne anglaise — la monarchie — est abruptement contredit par la rupture de 1791. Les éléments conservateurs canadiens-français mettront du temps à assimiler cette nouveauté, à leurs yeux proprement révolutionnaire⁷.

Cette appropriation se réalisera dans le deuxième tiers du XIX^e siècle de sorte que la culture politique canadienne-française et, par voie de conséquence, le traditionalisme intellectuel apprivoiseront le gouvernement représentatif, — et d'autant plus aisément, tout compte fait, que le nationalisme y contribuera puissamment. Imprégné par cette culture politique et malgré sa critique de la « démocratie », Groulx appréhendera la vulgate contre-révolutionnaire française de façon originale, ni le royalisme, ni la dictature n'étant dans son esprit des conditions *sine qua non*. Il en va autrement du catholicisme, qui doit, selon lui, resté dominant dans l'espace public et dans l'espace politique. En ce sens, l'ultramontanisme, le providentialisme et le messianisme font de l'abbé voyageur un antimoderne. Ce dernier ne se résignera jamais au déplacement du théocentrisme par l'anthropocentrisme ni au triomphe de la sécularisation, en somme à la consécration de la perte de pertinence sociale de la religion. On comprend mieux ici ses sympathies pour le catholicisme libéral français et, plus tard, pour l'Action libérale populaire. Pendant les vacances de 1908, il est l'aumônier du vice-amiral de Cuverville, sénateur du Finistère, qui le confirme dans sa bonne opinion des hommes politiques catholiques de France. Sa relative sympathie pour l'Action française de Paris ne le poussera pas à prendre parti dans les querelles chargées d'animosité qui opposeront Maurras et les chefs du mouvement libéral-catholique. D'une part, sa culture politique et son tempérament volontariste le préservent d'une opposition de principe aux institutions parlementaires; d'autre part, sa vision du monde, essentiellement religieuse, le pousse à estimer les camps en présence à proportion de leur engagement dans la défense religieuse. À ses yeux, le principal mérite du maurrassisme des années 1905-1925 est d'incarner la tradition française et la résistance catholique; son plus grave défaut est d'avoir pour chef un agnostique, autour duquel persistent des relents du néopaganisme de sa jeunesse.

Groulx n'a jamais souscrit à la démocratie comme mythe, mais il est né dans un pays où le gouvernement « populaire », c'est-à-dire désigné par un suffrage censitaire généreux, bientôt universel masculin, est historiquement lié à l'affirmation de la nation canadienne-française. Le premier ministre québécois du XIX^e siècle que Groulx respectait le plus était Honoré Mercier (1887-1891), à

7. PIERRE TRÉPANIÉ, *Une histoire libérale des idées au Québec. Analyse critique*, Montréal, Club du 3-Juillet, 2002, 44 p.; *Id.*, *Qu'est-ce que le traditionalisme ?*, Montréal, Club du 3-Juillet, 2002, 53 p.

la fois libéral, catholique et nationaliste. Il l'appelait Mercier le Grand. Le traditionalisme intellectuel canadien-français a intégré peu à peu le parlementarisme grâce, en bonne partie, à sa propre conversion au nationalisme, sous l'influence des évêques montréalais Lartigue et Bourget. Baptisant le nationalisme, on baptisait du coup son principal instrument, le parlementarisme d'origine britannique, dont on appréciait le potentiel d'affranchissement national depuis l'époque du réformiste Louis-Hippolyte La Fontaine (1841-1851), autre homme d'État célébré par Groulx.

C'est donc un regard de nationaliste que Groulx promène sur le passé de l'Europe, grâce à ses lectures, et sur son présent, comme lecteur et comme voyageur. La Conquête et la résistance à la contagion révolutionnaire américaine ont activé au Canada français une dynamique d'opposition qui a renforcé un sentiment national développé dès le XVIII^e siècle. Ce patriotisme rencontrant les institutions parlementaires et le mythe démocratique s'est mué en nationalisme ou, pour mieux dire, en nationalismes au pluriel, car dès les années 1820 des courants émergent. L'échec assez lamentable des libéraux lors de la révolution avortée de 1837-1838 conforte le courant modéré et ouvre la voie au nationalisme traditionaliste, auquel Groulx adhère. Même s'il vise le plus haut degré possible d'émancipation nationale, ce nationalisme ne s'inspire ni des Lumières, ni du jacobinisme. C'est une synthèse canadienne-française entre la Contre-Révolution française et le traditionalisme britannique, dont on sait qu'il valorisait les institutions parlementaires puisque son fondateur est en quelque sorte Edmund Burke. Ce libéralisme conservateur, élitiste et dépourvu de crispation anticléricale a si profondément moulé la culture politique canadienne-française que l'Église catholique du Québec, créatrice majeure du nationalisme traditionaliste, l'a intériorisé au point que les historiens, aveuglés par l'affrontement libéral-ultramontain, n'ont pas su observer comment le nouveau sortait de l'ancien. Le nationalisme traditionaliste n'était ni apolitique, ni théocratique (si on donne à ce dernier terme une certaine consistance), malgré ce qu'en a dit une historiographie trop dichotomique, mais il subordonnait l'État et le territoire — la nation politique — à la religion, à la culture et à la civilisation — la nation culturelle⁸ —, ou, si l'on préfère, l'existence à l'essence.

Pour les intellectuels traditionalistes comme Groulx, le nationalisme est une fidélité critique à la tradition nationale. D'où une convergence réelle,

8. DAMIEN-CLAUDE BÉLANGER, *Lionel Groulx et la Franco-Américanie*, mémoire de M.A. (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2000, vii-184 p.; MICHEL BOCK, *Lionel Groulx, les minorités françaises et la construction de l'identité canadienne-française. Étude d'histoire intellectuelle*, thèse de Ph. D. (histoire), Ottawa, Université d'Ottawa, 2002, ix-401 p.; FRÉDÉRIC BOILY, *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Sillery, Septentrion, 2003, 229 p.

au-delà des programmes particuliers, avec la Droite nationale européenne⁹. Petit peuple, minoritaire dans la Confédération canadienne et plus encore en Amérique du Nord, le Canada français n'avait ni l'ambition ni les velléités d'une politique agressive ou expansionniste. L'intérêt de Groulx pour la Belgique catholique et la Suisse romande — il a étudié à l'université de Fribourg — ne lui est pas seulement inspiré par le catholicisme social, mais aussi par la fraternité des petites nations. En outre, comme la plupart des peuples américains, le Canada français avait un instinct isolationniste, qui lui faisait craindre les aventures internationales armées, nourrissait son neutralisme et, chez les plus conséquents, s'épanouissait en pacifisme. Les mouvements anticonscriptionnistes canadiens-français des deux Guerres mondiales trouvent là leur meilleure explication. Dans les deux cas, Groulx choisit l'opposition à la conscription, même si l'épiscopat, discrètement divisé, il est vrai, rappelait le devoir de soumission à l'autorité établie. Le nationalisme traditionaliste canadien-français ne comporte aucun militarisme; la mémoire des hauts faits d'armes de la Nouvelle-France lui tient lieu de tradition militaire. La définition que proposait le *Larousse universel en 2 volumes* dans les années 1920 et 1930 convient bien au nationalisme traditionaliste canadien-français: «Préférence déterminée pour ce qui est propre à la nation à laquelle on appartient. Parti politique qui condamne les doctrines et les institutions dont le fondement n'est pas la tradition nationale. (Il s'oppose à l'*internationalisme*.) Revendications politiques des nationalités opprimées¹⁰.» Le seul internationalisme valorisé par les traditionalistes était le catholicisme, dont les missions catholiques étaient l'illustration la plus édifiante.

La francophilie au regard de la tradition nationale

Les considérations précédentes avertissent des pièges sémantiques qui guettent l'historien. Le sens de *francophilie* et de *gallophobie* se particularise dans le lexique du traditionalisme canadien-français. Il convient d'y insister pour éviter toute méprise.

Pour le traditionaliste canadien-français, un francophile est un non-Français qui admire tout ce que produit la France contemporaine et qui y voit une denrée importable sans plus d'examen. Au contraire, le fils reconnaissant de la mère

9. XAVIER GÉLINAS, *La Droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille (1956-1966)*, thèse de Ph. D. (histoire), Toronto, York University, 2001, xii-656 p.; PASCALE RYAN, *Des intellectuels dans la Cité. La Ligue d'action nationale, 1933-1960*, thèse de Ph. D. (histoire), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2001, x-311 p.

10. CLAUDE AUGÉ, éd., *Larousse universel en 2 volumes*, Paris, Larousse, 1923, vol. 2, p. 344.

patrie professe une admiration critique envers la France contemporaine, en particulier la France catholique, son catholicisme social et la partie la plus saine de la littérature française, celle précisément que des écrivains catholiques ont créée. Cet ami loyal se considère comme un Français, mais un Français de la France éternelle, dont l'essence trouva dans le XVII^e siècle une incarnation existentielle souveraine. Cette essence avait préexisté au XVII^e siècle et elle lui survécut. Cette France-là ne disparut pas à la mort de Bossuet ou de Racine, aux alentours de 1700, même si son éclat se ternit. Elle se manifesta sous tous les régimes, au temps du Second Empire comme de la Troisième République. Français de la France éternelle et néanmoins Français d'Amérique, type original, variété au sein de l'ethnie et de la civilisation françaises, le Canadien français dans toute la force du terme et la tension de ses deux composantes jamais ne doute que sa patrie est laurentienne et jamais n'oublie qu'elle est née d'une volonté française : « Je me souviens. »

Ainsi, de la francophilie, le traditionaliste abandonne aux autres le vocable, sans renoncer à la chose, convaincu même d'être le seul à posséder cette dernière dans la vérité et l'intégrité. Politiquement, il accueillera généralement sans mal le ralliement catholique et fera bonne figure aux ralliés, qui, un temps, se grouperont sous la bannière de l'Action libérale populaire de Jacques Piou et d'Albert de Mun, conservatisme de synthèse unissant le libéralisme catholique et le légitimisme ultramontain. À l'égard de l'Action française de Paris et du maurrassisme, si hostiles à l'ALP, son attitude mêle l'approbation et la réserve. En tant qu'elle est un mouvement culturel de défense religieuse et française, donc de défense de la France éternelle contre l'anticléricalisme et le laïcisme, il ne pourra que lui être sympathique. En tant qu'elle est un mouvement politique de restauration monarchique, elle ne lui semblera pas le concerner autant. Surtout, l'agnosticisme du doctrinaire de l'Action française, Charles Maurras, les libertés de Léon Daudet, sorte d'anarchiste de droite, et la pente plutôt séculière de la pensée de Jacques Bainville susciteront chez lui un malaise, bien avant la condamnation de 1926.

Donc, si le traditionaliste canadien-français ne se dit pas *francophile*, il n'est absolument pas gallophobe. En revanche, le francophile affiché passe à ses yeux pour un antitraditionaliste ou, au mieux, pour un atraditionaliste. Il est toujours plus ou moins suspect de franc-maçonnerie, d'anticléricalisme et de laïcisme. Il s'est enrôlé dans les bataillons de l'antiFrance.

Cette position ne s'est pas constituée au XX^e siècle ; elle remonte au milieu du XIX^e siècle ; elle n'est pas seulement le fait du traditionalisme ultramontain, puisque le conservatisme doctrinal modéré l'épouse aussi ; elle n'est pas exclusivement endogène, car les influences de Lamennais, de Montalembert, de Lacordaire et même de Veuillot, ainsi que l'école de sociologie de Frédéric Le Play ont contribué à sa formation. Le cas du haut fonctionnaire québécois Siméon Le



Siméon Le Sage vers 1880.
(*Joliette-Journal*, 12 mars 1980,
p. E-12)

Sage (1835-1909) l'illustre à merveille¹¹. Conservateur et catholique mais antiultramontain, croyant sincère, respectueux de la mission sociale de l'Église, mais partisan d'un rôle accru de l'État dans le développement économique, social et culturel, ruraliste mais partisan du chemin de fer et de l'industrialisation, loyalement attaché à la France mais méfiant à son égard, favorable à l'immigration française, belge et suisse mais inquiet de sa qualité, il a entretenu une correspondance éclairante avec des membres du réseau des amis du Canada en France, en particulier avec le leplaysien Edme Rameau de Saint-Père, fondateur de la Société canadienne d'économie sociale de Montréal.

À la base des sentiments envers la France de Le Sage et de beaucoup de ses contemporains, repris souvent dans les générations suivantes, il y a non seulement la mémoire reconnaissante de l'œuvre colonisatrice des XVII^e et XVIII^e siècles, mais encore une admiration, réelle quoique critique, pour la culture française contemporaine :

Quels raffinements, s'exclame Le Sage, dans ces discours quintessenciés [à l'Académie française] ! quelle souplesse d'esprit ! quelle délicatesse de sentiment et d'appréciation ! parfois quelle élévation ! il n'y a qu'en France où l'on parle ainsi. Et dire que ce beau pays est en proie à une dissolution imminente. On a dit vrai lorsqu'on s'est écrié que si la France disparaissait l'humanité se trouverait décapitée.



Edme Rameau vers 1860.
(Collection de l'auteur)

11. PIERRE TRÉPANIÉ, *Siméon Le Sage. Un haut fonctionnaire québécois face aux défis de son temps (1867-1909)*, Montréal, Bellarmin, 1979, 187 p. ; *Id.*, « Un notable d'autrefois dans l'intimité. Siméon Le Sage (1835-1909) », *L'Action nationale*, 67, 6 (février 1978), p. 469-496 ; *Id.*, « L'idéologie d'un haut fonctionnaire nationaliste : Siméon Le Sage (1835-1909) », *L'Action nationale*, 67, 8 (avril 1978), p. 654-684 ; MARC VALLIÈRES, « Le Sage, Siméon », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, vol. XIII, p. 643-646 ; JULES S. LESAGE, « M. Siméon Le Sage », *Notes biographiques. Propos littéraires*, Montréal, Édouard Garand, 1931, p. 157-170.

C'est [ce] qui me fait espérer avec cela que la plupart des bonnes œuvres et des bonnes choses viennent encore de ce centre de charité et de lumière¹².

À l'instar de nombre de conservateurs, Le Sage cherche dans les écarts par rapport au catholicisme la source des faiblesses spirituelles et morales de la France. Il commente avec humeur l'étude célèbre d'André Siegfried : « [...] le sentiment qui se dégage de ce livre est à la fois anticatholique et antifrançais ». Antifrançais ? C'est que ce savant professeur est un protestant : « Les Huguenots m'ont toujours fait l'effet d'être de mauvais Français et celui-ci ne vaut pas mieux que les autres¹³. » Il se méfie donc des étrangers de l'intérieur, protestants, métèques, francs-maçons, et de leur poids politique hors de proportion avec leur nombre. « Quand donc, s'interroge-t-il, un peu excédé, les véritables Français prendront-ils en mains leurs affaires d'État et chasseront-ils de la man[oe]uvre gouvernementale cette bureaucratie cosmopolite qui personnifie tout excepté la nation française¹⁴ ? » À propos de la loi de séparation de l'Église et de l'État, il écrira en 1907 : « Dites-moi bien vite que toutes ces querelles sont mortes et enterrées ; j'en souffre plus que vous ne sauriez l'imaginer, surtout à cause du plaisir que cela fait aux ennemis de la France tout autour de nous¹⁵. » Il affirme en 1883, en pensant par conséquent aux ministères de Jules Ferry et de Léon Gambetta, que « les Canadiens ne peuvent sympathiser avec le parti régnant en France¹⁶ ». Toute leur philosophie politique les en éloigne : « Nous ne sommes pas, nous, les fils de 89, nous sommes les héritiers et les continuateurs de l'ancien régime, en tout ce qu'il avait de bon et de digne d'être conservé, et nous l'avons adapté aux conditions d'existence que des événements indépendants de notre volonté nous ont faites¹⁷. » Les Canadiens français ont opéré un tri dans l'héritage de l'ancien régime et ils ont adapté ce qu'ils ont retenu. Leur philosophie politique ne leur commande pas de prendre parti pour la restauration monarchique en France, ni de condamner la forme républicaine de gouvernement. Le Sage explique ainsi l'accueil enthousiaste réservé au comte de Paris à Montréal, à Trois-Rivières et à Québec :

Ce n'est pas le prétendant que nous avons voulu acclamer, c'est le descendant des rois de France et leur représentant, que nous n'avons pas voulu laisser passer chez nous sans lui faire voir que nous étions restés tels que la France monarchique nous avait faits. La Reine d'Angleterre a tenu à nous en témoigner sa satisfaction en

12. SIMÉON LE SAGE à Médéric Lesage, 3 avril 1874, Archives nationales du Québec, Fonds Siméon Le Sage [FSL].

13. SIMÉON LE SAGE à Léon de Tinseau, 12 décembre 1908, FSL. ANDRÉ SIEGFRIED, *Le Canada, les deux races. Problèmes politiques contemporains*, Paris, Armand Colin, 1906, 415 p.

14. SIMÉON LE SAGE à Emmanuel de Curzon, 5 janvier 1888, FSL.

15. SIMÉON LE SAGE à Léon de Tinseau, 25 janvier 1907, FSL.

16. SIMÉON LE SAGE à Rameau de Saint-Père, 23 novembre 1883, FSL.

17. SIMÉON LE SAGE à Louis-Amable Jetté, 1^{er} novembre 1890, FSL.

félicitant le Comte de Paris des démonstrations que nous lui avions faites. Il y a longtemps que notre province n'a pas été remuée aussi profondément qu'elle l'a été cette fois-ci. Que la France moderne ne s'en offusque pas : c'est toujours la France que nous chérissons à notre manière¹⁸.

Dans un autre courrier, Le Sage complète sa pensée : « Si nous étions restés indifférents et muets au passage de ces représentants de l'ancienne France qui nous a formés à son image, cela aurait signifié que nous avions renoncé à toutes nos traditions et que le premier venu des États de la République Américaine valait autant que la Province de Québec¹⁹. » Et rien n'empêchait le peuple canadien-français de proclamer en même temps « sa foi dans les destinées nouvelles qui lui sont ouvertes sur ce continent²⁰ ».

La philosophie politique dominante au Canada français ne comportait pas d'antirépublicanisme de principe. Seulement, sa culture politique, profondément influencée par le parlementarisme britannique, lui enseignait que la république anticléricale, pas plus que la monarchie antiparlementaire, n'offrait l'unique voie que pût emprunter la liberté. C'était le sens profond du mot de Louis-Amable Jetté sur « la France qui nous a donné la vie et l'Angleterre qui nous a donné la liberté²¹ ». Luc Letellier de Saint-Just, lieutenant-gouverneur et libéral, professait une opinion largement répandue à droite comme à gauche : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je serais un fervent apôtre du système républicain si je demeurais en France. Thiers, avant de mourir, a défini la forme du gouvernement par une antithèse admirable, o[ù] les extrêmes se touchent sans se heurter [:] « République conservatrice »²². » C'était en somme le point de vue des catholiques ralliés et de l'Alliance libérale populaire, auquel a fini par souscrire même un ultramontain intransigeant de la trempe de Jules-Paul Tardivel²³.

La pensée de Groulx en général et son attitude envers la France en particulier s'enracinent dans la tradition nationale.

18. SIMÉON LE SAGE à Rameau de Saint-Père, 10 novembre 1890, FSL.

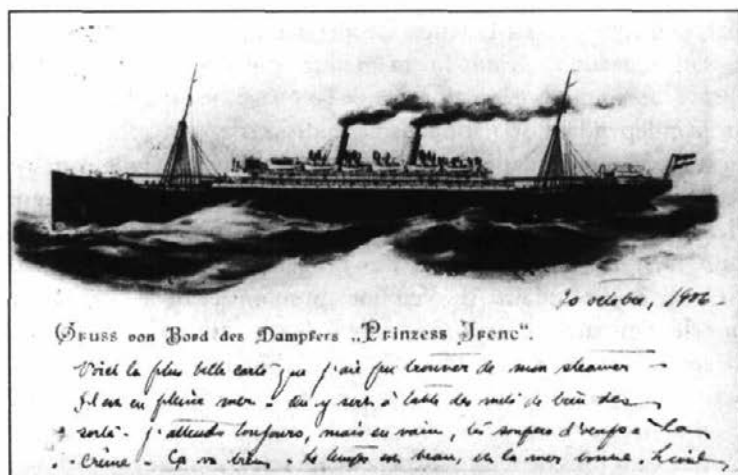
19. SIMÉON LE SAGE à Louis-Amable Jetté, 1^{er} novembre 1890, FSL.

20. *Ibid.*

21. SIMÉON LE SAGE à Hector Fabre, 3 octobre 1898, FSL.

22. LUC LETELLIER DE SAINT-JUST à Henri-Gustave Joly, 1^{er} novembre 1877, Archives nationales du Canada, Fonds Henri-Gustave-Joly de Lotbinière (microfilm).

23. PIERRE SAVARD, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967, p. 271.



Carte postale du vapeur Prinzess Irene, 20 octobre 1906.

(Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx)

Les voyages et les réseaux

Maintenant que le voyageur et sa patrie nous sont familiers, racontons les voyages et décrivons les réseaux qui les guident. Nous l'avons dit, les rencontres de Groulx avec l'Ancien Monde se réalisent autant par des voyages dans le temps que par des déplacements dans l'espace. Ce temps, multiple, possède une profondeur constituée de strates, dont chacune peut à tout moment être réactivée. Ce facteur renforcé par les options idéologiques de Groulx favorise la mise en abyme et la mise à distance. L'œil du voyageur ne fait pas que découvrir ; souvent, il reconnaît ce qu'il aperçoit et il le compare avec l'image construite par ses voyages autour de la mémoire et autour de la culture. S'il faut isoler une dimension dominante, une prédisposition du regard, une orientation du commentaire, une présélection des réseaux, c'est le catholicisme qui s'offre avant tout²⁴.

Ce n'est pas seulement le fait d'être passé par le grand séminaire, ce n'est pas seulement le fait d'être professeur de collège, puis d'université, ce n'est pas seulement l'enseignement de l'histoire et de la littérature française et latine qu'il faut retenir comme explication. Toute l'enfance de Groulx a baigné dans une atmosphère catholique. Chez lui, on lisait *l'Étendard* et *la Minerve*, journaux

24. NORMAN F. CORNETT, *The Role of Religion in Lionel Groulx's Nationalist Thought*, thèse de Ph. D. (études religieuses), Montréal, McGill University, 2002, v-430 p.

montréalais conservateurs de la tendance ultramontaine, dans le premier cas, et modérée, dans le second. Groulx lui-même lira *la Vérité*, de Québec, ultramontaine, *l'Action catholique*, organe officieux de l'archevêché de Québec, et *le Devoir*, porte-parole indépendant du nationalisme traditionaliste et catholique. À travers ces publications, lui parvenaient, sous la forme de reproductions et de citations, ou sous celle d'échos et d'influences indirectes, les interprétations du temps présent et de l'histoire que produisaient *l'Univers* de Veuillot ou *la Croix* des assumptionnistes. La fréquentation des œuvres de Joseph de Maistre, de Montalembert, de Lacordaire, de Veuillot approfondissait la perspective. Tout cela a pour dénominateur commun la religion catholique. C'est l'Europe catholique qui attire Groulx et c'est l'Europe anticatholique qui le repousse. Toute politique franchement catholique trouve chez lui une oreille sympathique. Manquant de fermeté doctrinale dans ses appréciations des diverses tendances politiques et manifestant plus de sensibilité à la qualité des hommes qu'à la netteté des choix institutionnels, affranchi à titre d'étranger de la nécessité de départager les camps et d'adhérer à l'un aux dépens des autres, il manifestait une grande ouverture à l'égard de la droite, du centre et même du centre gauche catholiques. N'a-t-il pas été abonné, un temps, au *Sillon*? En vieillissant, il se fera plus critique, ses goûts se durciront, mais cette évolution — indiscutable — est surtout imputable aux déconvenues que lui réserveront la marche de la politique et le mouvement des idées et des hommes au Québec même. En deuxième lieu, pèseront très lourd les décisions du magistère, surtout celles de Pie X et de Pie XI. Après seulement, dans l'ordre de l'influence, viendront les différents itinéraires des catholiques et des nationalistes européens. Ces répercussions se présentent essentiellement sous la forme de répertoires d'arguments et de confirmations, où l'intellectuel puisera volontiers en fonction des besoins de son engagement. Même si pour beaucoup le mythe démocratique est crevé, Groulx ne revendique pas l'abolition de l'Assemblée législative, ni la fin du système électoral, mais la constitution d'un parti nouveau, dirigé par des chefs dignes du destin canadien-français, vrais catholiques qui mettront la Religion au-dessus de la Patrie, la Patrie au-dessus du parti, et sauront réformer les pratiques partisans. Les extrémismes européens ne sont pas des denrées d'importation, mais ils prouvent la puissance de la volonté face aux inerties institutionnelles.

Groulx arpente donc les réseaux catholiques. Il ne s'approche que prudemment des réseaux politiques, à la condition d'ailleurs qu'ils soient acceptables aux catholiques, et ne s'aventure guère plus loin que la périphérie. Comme il est historien et écrivain, il accorde de l'importance au monde des lettres²⁵ et au

25. MARIE-PIER LUNEAU, *Lionel Groulx. Le mythe du berger*, Montréal, Leméac, 2003, 226 p.

monde de la recherche historique, mais généralement à proportion de leur compatibilité avec son catholicisme et son traditionalisme. Il est, si l'on veut, davantage *Revue des questions historiques* que *Revue historique*.

Parmi les personnes et les mouvements catholiques, qu'ils soient sociaux, politiques ou littéraires, sa préférence ira à ceux qui manifestent de l'intérêt et de la bienveillance à l'égard du Canada français. C'est à ses yeux leur premier mérite. De *l'Action française* de Paris, il apprécie surtout sa défense de la religion et son souci du Canada français. *L'Action française* de Montréal qu'il dirige se distingue néanmoins nettement de son homonyme d'outre-Atlantique. La religion catholique n'y est pas seulement une tradition nationale à défendre contre l'anticléricalisme, un facteur de civilisation à honorer, un élément d'ordre social à préserver. Elle est surtout et d'abord le fondement de l'existence individuelle et collective tout autant que la norme transcendante devant laquelle doivent se courber tous les raisonnements de la raison humaine et toutes les observations que prodigue l'expérience. Jamais ni Groulx, ni sa revue n'ont accepté le positivisme maurrassien, c'est-à-dire la séparation très nette opérée entre, d'une part, une pensée historico-politique qui prétend ne compter que sur ses seuls moyens — la logique, l'analyse sociale, la science historique — et, d'autre part, la Transcendance telle qu'elle s'exprime dans la Révélation et dans la Tradition catholiques, avec lesquelles on peut signaler des convergences et même s'en réjouir, mais desquelles il ne saurait être question de déduire soit les conclusions et les interprétations, soit les critères de vérité, les normes dont ces dernières sont justiciables. *L'Action française* de Montréal n'est pas, comme l'autre, accidentellement catholique, elle l'est essentiellement; tout son système herméneutique est chrétien — sorte de synthèse entre le thomisme et l'augustinisme — et se fonde sur le providentialisme et le messianisme. Son nationalisme est « barrésien » ou « maurrassien », si l'on fait abstraction du mythe républicain ou royaliste et de la théologie de l'histoire. Du coup, l'on saisit à quel point ce jeu des étiquettes entretient la confusion. Le nationalisme de *l'Action française* de Montréal est groulxien.

Les voyages de Groulx se laissent regrouper en deux catégories : la solidarité canadienne-française ou l'activité intellectuelle, celle de l'étudiant, de l'historien-chercheur, du conférencier et de l'écrivain. Les deux catégories sont subordonnées au couple Religion-Nation. Le croyant ne s'efface jamais devant le patriote; le voyageur ne quitte jamais son double, le pèlerin, qu'attirent les sanctuaires et les couvents, Lourdes ou Lisieux²⁶, les lieux où la sainteté a fleuri, tel le « petit village d'Ars qui est à 30 milles de Lyon », où l'on peut visiter la chapelle et la

26. Pèlerinage à Thérèse de l'Enfant-Jésus, cette « chère petite Sainte qui a jusqu'ici si bien conduit mon voyage » (LIONEL GROULX à Philomène Pilon, sa mère, 10 février 1931, FLG).



Lionel Groulx, au centre, et des membres du Comité de propagande canadienne-française à Paris, 1921 ou 1922.

(Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx)

pauvre maison du saint curé²⁷. La solidarité française est, pour lui, une extension et un appui de la solidarité canadienne-française, non pas l'inverse.

Au cours de son deuxième voyage en France, en 1921-1922, il s'engage dans un travail de « propagande », c'est-à-dire de diffusion des réalités canadiennes-françaises auprès du public français. On retrouve le même souci en 1931, comme en témoigne ce courrier, au retour d'une conférence à Lille :

J'ai été fort bien accueilli par un auditoire nombreux et sympathique. Mes conférences continuent d'ailleurs d'obtenir un succès qui m'étonne moi-même. Les Français et surtout les Parisiens sont *épatés* de notre courage et de notre attachement à la langue française. Il leur arrive d'en être émus jusqu'aux larmes. Les applaudissements ne me manquent pas. Et après chacune de mes conférences, j'en ai pour une demi-heure à écouter les complimenteux qui viennent m'assailir à la tribune. Tant mieux pour notre pays et pour notre université. Parmi mes auditeurs, il y a parfois de gros bonnets qui pourront un jour ou l'autre nous rendre des services par leurs livres ou par des articles dans les grandes revues françaises²⁸.

27. « Et comme ce presbytère devait être froid en des journées comme je l'ai vu, alors que la terre était couverte de quatre à cinq pouces de neige. Une petite tempête d'hiver s'est abattue, en effet, pendant la nuit, sur la région de Lyon, en sorte que samedi matin, je me serais cru au Canada » (LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 15 février 1931, FLG).

28. LIONEL GROULX à Cécile Émond, 24 février 1931, FLG.

Et ces gros bonnets sont parfois des hommes d'affaires : « Le lendemain [de la conférence à Lille], un riche industriel de la région a mis son auto et son chauffeur à ma disposition et j'ai pu me promener toute la journée dans cette partie du nord de la France qui est extrêmement intéressante. Je me suis rendu jusqu'en Belgique²⁹. »

Cette mission d'information, jugée opportune, est désirée, comme il le rappelle à Camille Roy, pressenti par l'Institut scientifique franco-canadien pour la prochaine tournée française de conférences : « L'accueil est tout à fait sympathique. Je suis revenu de mon voyage, comme je crois vous l'avoir dit, ému et charmé. Les esprits sont bien disposés. Il y a une excellente propagande à faire. L'on veut être renseigné. L'on exige donc une leçon, plus qu'une conférence oratoire³⁰. »

Groulx espérait alerter l'opinion et les gouvernements sur la nécessité de soigner l'image du Canada français à l'étranger, particulièrement en France : « S'il nous faut un jour ou l'autre apprendre au monde notre existence, il nous faut bien commencer par le pays où nous avons le plus de chance d'être entendu. » Même là la partie n'est pas gagnée d'avance, tant l'ignorance et les préjugés y peuvent concurrencer la bonne foi et la soif de connaître :

Laissons de côté toute illusion : le Canada a mauvaise presse en France depuis le milieu du dix-huitième siècle, avant même sa séparation de la métropole française. Depuis lors rien de suivi, rien d'efficace n'a été fait pour corriger l'opinion. Les sarcasmes des économistes et des philosophes du temps de Louis XV contre la Nouvelle-France courent encore les manuels d'histoire, les romans, les ouvrages d'histoire coloniale. Des livres littéralement abominables ont été publiés contre nous, comme *La vérité sur le Canada* de J.-E. Vignes qui est de 1909. Et je ne sache point qu'il ait jamais été fermement répondu à ces ignobles calomnies. Aujourd'hui même, il ne se passe guère de semaine où un journal, une revue de Paris n'imprime quelque sottise sur le Canada français. Ainsi les *Tablettes de la Schola*, bulletin de la Schola Cantorum, dans sa livraison de janvier, raconte le voyage de Vincent d'Indy au Canada et parle — évidemment d'après les notes du maître — d'un pays « en grande majorité peuplé de Français et parlant encore une sorte de patois normand du XVIII^e siècle ». Si au moins nous pouvions espérer que ces coups de cravache nous redonneraient un peu de dignité en face de ces Messieurs de Paris que nous acclamons chaque fois comme des idoles et qui auraient bien tort de ne pas nous traiter ensuite comme une tribu inférieure³¹.

29. LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 24 février 1931, FLG. Il s'agit d'Achille Glorieux, « grand industriel catholique de Roubaix » (LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 27 janvier 1931, FLG).

30. LIONEL GROULX à Camille Roy, 27 avril 1932, FLG.

31. LIONEL GROULX à Maxime Raymond, 5 mars 1922, FLG. L'ouvrage de Vignes a été publié en 1909 à Paris par l'Union internationale d'éditions (xv-371 p.). Selon Armand Yon, Vignes

Entre les deux voyages, le Comité de propagande canadienne-française poursuit son œuvre, grâce à des étudiants à Paris comme Jean Bruchési. Groulx tient à l'autonomie de cet organisme face au Comité France-Amérique. La question s'était posée dès 1921-1922. En 1925, des Français proposent de transformer le nom du comité en Amitiés franco-canadiennes. Voici la réaction de Groulx :

Nous voulions éviter de confondre notre Comité avec tout ce qui lui pourrait conférer un caractère de neutralité au point de vue religieux, car nous tenions à nous garder ouverts les milieux catholiques et à faire voir, quand il nous plairait, le visage catholique de notre pays. Nous tenions ensuite à être une *chose canadienne-française* affirmant, par cela même, l'existence de notre pays et de notre race. C'est quelque chose qu'un nom. Si vous en changez, vous voyez donc à quoi vous vous exposez. Toutefois nous ne mettons pas d'opposition formelle à ce changement, pourvu que vous ne vous laissiez pas noyer par l'élément français — car il vous faut *rester maître de votre Comité* — et pourvu aussi que vous n'ayez à faire qu'avec des amis et des catholiques éprouvés³².

C'est là une constante de la pensée de Groulx, qui écrira en 1948 : « J'ai toujours été d'avis, du reste, que tout en se gardant des fenêtres ouvertes sur le vaste monde, les Canadiens français devaient se forger eux-mêmes tous les instruments de leur vie et, à plus forte raison, de leur vie culturelle³³. »

Dans sa hiérarchie, la France compte à proportion de sa valeur pour le catholicisme et la civilisation ainsi que pour la nation canadienne-française.

y peint les Canadiens français comme des êtres « sans culture, d'une moralité très surfaite, et qui se laissent dominer par l'avidité "clergé romain" ». Pour sa part, Gustave Lanctôt, cité par Yon, conclut que « le livre semble dicté par un ressentiment personnel avec complication de phobie anticléricale » (ARMAND YON, *Le Canada français vu de France (1830-1914)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 102-103). Tout en reconnaissant que Vignes dénonce la légende dont jouissent l'Amérique et le Canada en France, Sylvain Simard voit dans son livre, « tout à fait médiocre », un « violent pamphlet », inspiré par le dépit et dont la documentation est peu sérieuse (SYLVAIN SIMARD, *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p. 232, 284, 302-305). On se gardera de confondre J.-E. Vignes et le contre-amiral Vignes, commandant en chef de la division navale de l'Atlantique Nord, dont l'escadre remonte le Saint-Laurent en 1887 (« L'amiral Vignes et la littérature canadienne », *La Minerve* (30 août 1987), p. 1).

32. LIONEL GROULX à Jean Bruchési, 24 avril 1925, FLG. (LIONEL GROULX à Joseph-Alfred Langlois, 25 août 1927, FLG).

33. LIONEL GROULX à Jacques de Lamirande, 24 juillet 1948, FLG. — Cet autonomisme, selon son expression, touche tous les domaines, même ecclésiastiques. Par exemple, Groulx dénonce dans une lettre personnelle à l'évêque de Valleyfield, son ami, « l'acharnement des Français à maintenir leur emprise » sur la branche canadienne des pères du Très-Saint-Sacrement : « cette pauvre congrégation [...] passe par la crise qu'ont connue toutes nos communautés canadiennes, à l'heure où elles ont voulu secouer la tutelle française ».

Mettant de côté les déplacements de Groulx au Québec même, on observe que ses voyages le mènent, en Amérique du Nord, vers les établissements de la diaspora canadienne-française : l'Acadie, l'Ontario français, le Manitoba, la Nouvelle-Angleterre, le Michigan, l'Illinois, la Louisiane ; en Europe, vers les hauts lieux de la catholicité et les centres de culture française et catholique : l'Italie, la France, la Suisse, la Belgique. L'organisation de la navigation atlantique entre l'Amérique du Nord et l'Europe place aussi la Grande-Bretagne sur son itinéraire. L'historien veut de toute façon s'y rendre à la fois pour ses recherches et parce que là est la tête de l'Empire et du Commonwealth. Groulx n'est pas un touriste globe-trotter. Le divertissement n'est pas son but. Il ne promène pas sa mélancolie d'une destination exotique à l'autre, comme un romantique. Il ne se cherche pas à l'étranger : son identité — personnelle et nationale — n'est jamais en question. L'aventure pour l'aventure ne l'intéresse pas plus que le dépaysement pour le dépaysement. Le voyage lui est chose sérieuse, une école sans murs. Il prend son temps, enregistre, suspend son jugement. Le 4 juin 1928, de Saint-Boniface dans l'Ouest canadien, il écrit une lettre caractéristique :

Je vous réservais mes impressions d'ensemble sur le Manitoba français. Et vous savez mon modeste enthousiasme pour cette sorte de voyageurs qui, rien qu'à respirer l'air d'un pays, entassent observations et statistiques, et deviennent la psychologie d'un peuple derrière les fenêtres d'un wagon-lits. J'ai voulu attendre, voyager, étudier, voir de près le pays et les gens avant de me risquer à quelques jugements. Pardonnez-moi donc ce retard que m'auront commandé la prudence et la loyauté³⁴.

Groulx fait cinq voyages en Europe. De 28 à 31 ans, en 1906-1909, il séjourne pour la première fois sur le vieux continent, pour y parfaire sa formation : doctorats en philosophie et en théologie à Rome, études de lettres à Fribourg (Suisse), que la maladie interrompt, l'empêchant d'obtenir la licence. C'est alors un étudiant, sans prestige ni réputation.

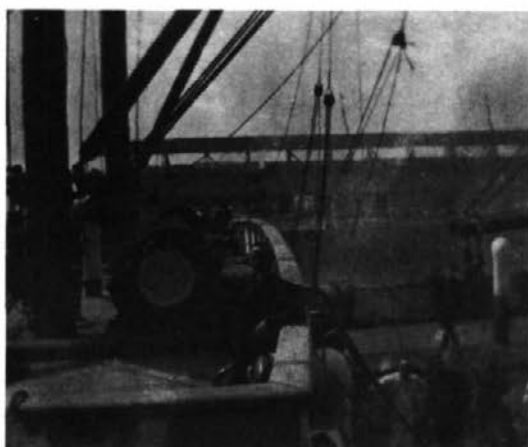


Lionel Groulx et Théodore Botrel devant Ti-Chansonniou, maison de ce dernier à Port-Blanc (Bretagne), 10 août 1908.

(Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx)

34. LIONEL GROULX, « Lettre du Manitoba », *L'Action canadienne-française*, 20, 1 (juillet 1928), p. 35.

En 1921-1922, professeur d'histoire à l'Université de Montréal et directeur d'une revue — *l'Action française* de Montréal — dont l'influence s'accroît sans cesse, surtout auprès de l'élite patriote et de la jeunesse, il fait un séjour d'étude et de recherche à Paris.



Groulx sur le Corsican en partance, port de Montréal, 6 août 1921.

(Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx)

Le troisième voyage, celui de l'hiver 1931, est placé sous l'égide de son université et de l'Institut scientifique franco-canadien, organisme privé mais subventionné par l'État du Québec pour favoriser les échanges intellectuels, scientifiques et culturels entre la France et le Canada français³⁵. Sa mission : cinq leçons d'histoire du Canada en Sorbonne et quatre à l'Institut catholique de Paris, sans préjudice de conférences aux facultés catholiques de Lyon et de Lille³⁶. Au dire du recteur de l'Institut catholique de Lyon, Groulx par-

lait français « avec une sorte de perfection aristocratique³⁷ ». Ce séjour officiel³⁸, consécration du personnage considérable qu'il est devenu, lui ouvre des portes sans doute, mais ne change en rien son rapport avec la France, ni les choix qu'il opère dans la multitude des réseaux qui s'offrent à lui³⁹. Certaines impressions

35. Groulx a laissé six pages manuscrites de notes de voyage, qui sont reproduites presque intégralement dans le tome III de ses mémoires, p. 87-96, 115-118. Voir *Voyage à Paris, janvier-mars 1931*, FLG 20 10.

36. « J'aurais pu, se souvient Groulx, en donner une autre à Saint-Étienne qui échange ses conférences avec Lyon, à Angers, en Alsace, à Fribourg en Suisse. Je n'ai pu accepter ces invitations » (LIONEL GROULX à Camille Roy, 27 avril 1932, FLG).

37. LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 15 février 1931, FLG.

38. Le ministre de la Légation canadienne à Paris, Philippe Roy, est enchanté des conférences de Groulx en Sorbonne, qu'il veut faire publier. À cette fin, il s'active pour obtenir des crédits du ministère des Affaires étrangères, du Comité France-Amérique et du gouvernement du Québec. Il organise aussi un grand dîner en son honneur. Voir LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 10 février 1931, FLG.

39. Groulx accepte aussi, parfois à contrecœur, des invitations de la colonie canadienne-française de Paris, un juge à la retraite, Bruneau, un médecin, le « D^r Grondin qui a épousé une des filles de Sir Louis Jetté et qui est ici, à Paris, une sorte des directeur des étudiants canadiens »

des deux premiers voyages se confirment, une décennie plus tard : « En dépit d'une absence de dix ans, je me reconnais assez bien dans la grande ville. Mais que les Français sont différents de nous. Et que j'aime encore mieux avoir affaire aux gens de par chez nous, quand c'est du bon monde⁴⁰. » Si les premiers séjours en France, du temps de ses études romaines, étaient davantage des vacances, ceux de 1921 et de 1931, sont consacrés surtout au travail intellectuel. La traversée de 1931 est particulièrement studieuse :

Pas de vent, du soleil presque tous les jours. À certains moments, c'était tout juste pour ne pas se croire dans un hôtel et sur la terre ferme, tant le bateau remuait peu. Les gens de l'équipage ne se souviennent pas d'avoir jamais fait une aussi belle traversée en hiver. Je n'ai pas été malade ; je n'ai eu qu'un peu de malaise, le soir de l'embarquement et un peu le lendemain. Mais j'ai pu dire ma messe tous les jours et, ce que je n'avais pu faire dans mes autres voyages : travailler à ma cabine presque tout le temps. Ma vie n'a pas beaucoup différé de ce qu'elle était à 2098 [rue Saint-Hubert]. Aussitôt mes repas avalés et mon bréviaire dit, je gagnais mon petit coin et me remettais à mon travail pour en finir, si possible, avant mon arrivée à Paris.

Ce n'est pas que les distractions manquent à bord. À l'intérieur et sur les ponts, les passagers peuvent se livrer à toute sorte de jeux. Tous les après-midi de 4 à 5 heures il y a, au grand salon, du cinéma ; puis, le soir, après souper, concert et grand gala. C'est la grande vie mondaine, avec tout son déshabillé. C'est vous dire qu'on ne m'a souvent aperçu dans ces coins-là. Je crois bien qu'à bord nous ne sommes que trois Canadiens français du Québec : votre serviteur et un jeune couple de nouveaux mariés, elle une garde-malade du Bic qui a épousé un jeune Français de Paris et qui s'en vont faire leur voyage de noces en France. Nous nous sommes rencontrés au départ de New York, avons mangé ensemble, à la même petite table ; c'est du bon monde. Mais le reste est du mondain qui fréquente le bal beaucoup plus que la messe, bien qu'un grand nombre soient catholiques⁴¹.

C'est aussi en 1931 que l'Académie française lui décerne un prix pour son œuvre historique. « Nous ne sommes plus au temps de Fréchette, réagit-il. Et ma

(LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 27 janvier 1931, FLG). « Mon étonnement est assez considérable de me trouver parfois en des salons comme ceux de Madame la duchesse de Broglie et de Madame la duchesse de la Rochefoucauld ! Tout le monde veut voir le petit Sauvage d'Amérique. Le plus amusant, pour moi, c'est le contentement de la colonie canadienne à Paris où il y a bien quelques *snobs*, comme vous savez, qui me portaient ailleurs que dans leur cœur » (LIONEL GROULX à Anatole Vanier, 12 février 1931, FLG). Il est heureux du banquet à la Maison des étudiants canadiens de la Cité universitaire (LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 10 février 1931, FLG). Il se réjouit de voir Canadiens et Parisiens s'efforcer d'assurer le succès de sa mission, selon son expression. « Chez certains étudiants j'ai trouvé du vrai dévouement » (LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 20 janvier 1931, FLG).

40. LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 12 janvier 1931, FLG.

41. LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 10 janvier 1931, FLG.

consolation est de n'avoir recherché d'aucune façon ce qui m'arrive. Tant mieux si cette décoration me vaut quelque crédit parmi les snobs. Car il y a longtemps que mon dur métier m'a appris le désintéressement⁴². »

En 1950, quatrième voyage, en sa qualité de président du Comité des fondateurs de l'Église canadienne, à l'occasion de la béatification à Rome de Marguerite Bourgeoys, une des pionnières de Ville-Marie et de la Nouvelle-France, ainsi que de la proclamation du dogme de l'Assomption. À son passage à Paris, il est hébergé par la Fraternité sacerdotale, rue de Babylone. Ce voyage de moins d'un mois de celui qui était chanoine honoraire de l'archidiocèse de Montréal depuis 1943 n'a pas grande importance du point de vue de l'histoire des réseaux. Il confirme tout de même, si besoin était, la prééminence de la filière ecclésiastique et catholique.

Le dernier voyage en Europe date de 1956. Plutôt négligeable pour notre propos, ce voyage est passé sous silence dans les mémoires de Groulx. Pour cette raison, il convient d'en dire quelques mots. L'Institut d'histoire de l'Amérique française a accepté de patronner un « Voyage au pays des ancêtres », en France donc, avec « course en Espagne, Italie et Suisse⁴³ ». Seule l'Espagne n'avait jamais fait partie des itinéraires de Groulx. Le groupe devait s'embarquer le 20 août à Québec sur l'*Homer* et revenir sur le même navire le 6 octobre⁴⁴. Groulx prévoyait être à Paris du 28 août au 1^{er} septembre, puis du 26 au 30 septembre ; il espérait y rencontrer l'historien Claude de Bonnault, un des collaborateurs de la *RHAF*, qui avait été chargé par le Comité des fondateurs de l'Église canadienne de recherches sur Catherine de Saint-Augustin⁴⁵. La maladie a forcé Groulx à interrompre son voyage ; le 2 octobre, il est de retour à Montréal⁴⁶.

42. LIONEL GROULX à Joseph Paré, 23 juillet 1931, FLG. Louis-Honoré Fréchette a reçu en 1880 le prix Montyon de l'Académie française. Dans les milieux nationalistes-traditionalistes, on affectait par dérision de l'appeler le « poète lauréat » ou, simplement, le « lauréat », et on se moquait de sa vanité francophile.

43. LIONEL GROULX, « Chronique de l'Institut », *Revue d'histoire de l'Amérique française* [*RHAF*], 9, 4 (mars 1956), p. 605. Il écrit à ce sujet à un ancien élève, curé de Papineauville : « Je souhaiterais fort faire de cette excursion "Au pays des Ancêtres", une excursion de gens intelligents. Vous ne pouvez, par conséquent, vous en dispenser » (LIONEL GROULX à Elzéar Racan, 4 avril 1956, FLG).

44. LIONEL GROULX, « Chronique de l'Institut », *RHAF*, 10, 1 (juin 1956) : 152.

45. LIONEL GROULX à Claude de Bonnault, 15 août 1956, FLG.

46. Groulx séjourne à l'*Ospedale Civile* d'Assise, du 18 au 29 septembre ; le premier octobre, il prend l'avion pour Paris. Le docteur Pietro Laffranco le soigne (LIONEL GROULX à Pietro Laffranco, 28 novembre 1956, FGL).

Sa quatrième traversée de l'Atlantique, Groulx la fait en avion⁴⁷. Ce traditionaliste ne boude pas les progrès techniques, ni les beautés qu'ils lui réservent : « Voyage de féerie entre une mer recouverte de nuages ouatés qui font penser à nos prairies de l'Ouest sous les neiges, et au-dessus de l'avion, un ciel de lit piqué d'étoiles⁴⁸. » Admirant la Manche par son hublot, il note : « On ne voit de ces spectacles qu'en avion. Autre beauté naturelle dont l'homme peut enrichir son esprit⁴⁹. » Et quelle est magnifique la Méditerranée, la Grande Bleue : « L'avion, je me le suis redit une autre fois, n'accélère pas seulement les voyages, il leur confère une beauté nouvelle et presque inexprimable. La terre vue d'en haut ! On dirait une autre terre, débarrassée de ses misères et de ses saletés, une terre propre, fraîche, pimpante, comme elle dut l'être dans la jeunesse du monde⁵⁰. »

D'un voyage à l'autre, de celui de 1906-1909 à celui de 1956, les impressions, les admirations et les réflexions révèlent une remarquable continuité, tout en se nuancant. À propos d'une visite en auto de Paris, Groulx note :

Tour de choses déjà vues qui ne m'a apporté que l'agrément de vieux souvenirs : tombeau de Napoléon aux Invalides, Sainte-Chapelle, N[otre]-D[ame] des Victoires, Montmartre. La seule chose nouvelle : Palais [de] Chaillot, transformation du Trocadéro. Impression d'ensemble : nouvel aperçu d'une fine et grande civilisation qui, à travers les siècles, a accumulé d'énormes richesses de toutes les spécialités de l'art. Sens de la beauté, de la mesure ; sens des perspectives dans le choix des emplacements où situer les édifices, les sculptures. Sensation vive de se promener dans d'impeccables ordonnances de l'esprit. Ici, autant qu'à Rome, l'esprit humain a travaillé, a cherché les sommets et les a atteints avec une fleur d'élégance, de correction qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Il y a de l'aisance, de la joie, dans les alignements, dans les dômes, les flèches d'églises ou de monuments publics. Un art issu en droite ligne de la source athénienne et latine⁵¹.

47. « Je t'apprends ce que tu sais peut-être déjà : selon ma coutume de ne faire que de bons voyages, je viens de faire le plus beau de ma vie. Traversée aller et retour, sur un rail aérien qu'on aurait dit de velours. Pas la chance d'avoir la moindre petite frousse. Et là-bas [à Rome], des solennités inoubliables, exceptionnelles, indescriptibles [...] Mon séjour à Paris a été malheureusement trop court : cinq jours et encore coupés par une fin de semaine. Quand même je me suis, après 19 ans, écarquillé les yeux de mon mieux dans la Ville-lumière qui vaut bien toutes les villes américaines réunies ensemble » (LIONEL GROULX à Noëlla Émond, 29 décembre 1950, FLG).

48. [Journal de voyage pour la béatification de Marguerite Bourgeoys], 26 octobre-21 novembre 1950, FLG, MA-369, à la date du 26 octobre.

49. *Ibid.*, à la date du 27 octobre.

50. *Ibid.*

51. *Ibid.*, à la date du 17 novembre.

Une longue promenade au Quartier latin lui fait revivre le voyage de 1921-1922, revoir l'hôtel Jean-Bart, rue Cassette, où il était descendu, et constater de nouveau que le Canada reste « ignoré si profondément même des Français qui prétendent le connaître ». Il en retient « les nombreuses vitrines de librairies de toute espèce et l'extraordinaire activité intellectuelle des Français, activité toujours intense et persévérante. Beaucoup de paille, sans doute, en ce grain. [Mais] quand même, quel effort cérébral. Et quelle influence serait encore celle de la France dans le monde, si toute cette production intellectuelle pivotait davantage autour du pôle de la Vérité.⁵² »



Lionel Groulx au travail dans sa chambre de l'hôtel Jean-Bart, 1^{er} mars 1922.

(Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx)

La visite de Versailles lui inspire ces notes :

Je l'avais déjà vu plusieurs fois. Je l'ai revu avec un nouvel éblouissement. Versailles autre cime de l'esprit français, comme l'*Andromaque* ou l'*Athalie* de Racine, comme les *Pensées* de Pascal, comme un sermon, une oraison funèbre de Bossuet. Dans toutes les pièces, sur tous les murs, on pourrait écrire : magnificence, poème de tous les arts. On a peine à se figurer aujourd'hui l'état d'esprit, les gestes, le comportement de la société qui évoluait en de tels lieux. Si l'on ne s'accordait pas toujours

52. Comprendre : la vérité du christianisme. *Ibid.*, à la date du 18 novembre.

inti[me]ment à cette grandeur, quelle exhortation à s'y plier tout de même dans son allure extérieure. Encore un âge, un sommet de civilisation évanoui. On visite Versailles comme une antiquité. Le temps a passé, irrévocable, y laissant déjà les premiers signes de l'usure, de la chose périssable. Les portes se sont salies ; des peintures s'estompent ; des plafonds se sont écroulés qu'il faut refaire. Civilisations mortelles ! Caducité des hommes qui ne gravissent les sommets que pour en descendre, pris de vertige.

À Versailles je ne puis me défendre de cette pensée que le somptueux palais nous a coûté notre avenir français. C'est Versailles, plus que la situation géographique de la France, autant que les guerres de coalition, qui ont détourné le roi de la domination des mers, brouillé les finances de Colbert, arrêté l'effort colonial de la France. En traversant la cour d'entrée, et près de la statue colossale du grand roi à cheval, l'on se dit malgré soi : le monarque n'a été que roi de France ; comme d'autres, il aurait pu être empereur d'Amérique et des Indes. Un peu moins de ces dépenses somptuaires à Versailles, Fontainebleau et ailleurs ; un peu plus de finances pour la flotte royale ; une résignation plus sage au pré-carré des anciens rois, et la France pouvait devenir une grande puissance à la fois européenne et coloniale[,] et Versailles[,] qui aurait pu attendre quelque peu, se serait quand même bâti, et, sans doute, moins périssable. Et le destin de l'Amérique et de la culture française dans le monde seraient tout autres⁵³.

Aucun de ces voyages n'a été déterminant dans l'itinéraire intellectuel de Groulx au sens où aucun n'a causé une réorientation, n'est à l'origine d'une illumination, d'une révélation, ne se présente comme un carrefour où quelque chose de nouveau commence⁵⁴. Ni gallophobe, ni francophile, aussi éloignée de la haine que de l'admiration béate, l'attitude de Groulx à l'égard de la France, édifiée dès sa jeunesse sur ses lectures et sur l'influence de ses « maîtres à penser » (plutôt que celle de ses professeurs, moins importante), ne subit nulle transformation, nulle métamorphose. Tout est filtré et apprécié à travers la pensée canadienne-française et l'idéologie personnelle de Groulx, déjà à peu près fixée dans ses linéaments essentiels à la veille de son premier voyage. Ses mémoires et surtout son abondante correspondance ne laissent à cet égard aucun doute. Globalement, la sociabilité de Groulx en voyage relève de la confirmation et du renforcement. Le complexe d'attractions et de répulsions qui la caractérise fonctionne de la même façon avant, pendant et après les trois voyages principaux. C'est ce que voudrait montrer la mise en tableau suivante.

53. *Ibid.*, à la date du 19 novembre.

54. À l'été de 1908, pourtant, la condamnation du modernisme par Pie X et la consternation qui l'a accueillie dans certains milieux catholiques de France lui ont laissé un souvenir inefaçable et lui ont fait éprouver le caractère infiniment précieux de l'orthodoxie.

VOYAGES EN FRANCE : contacts personnels		
1906-1909	1921-1922	1931
Botrel, Théodore Cuverville, Jules-Marie-Armand de Cavelier de Gayraud, abbé Gerlier, Pierre Jars de Kéranroué, Pierre des Leymaric, A. Léo Vuillermet, Ferdinand-Antonin, o.p.	Bazin, René Bauffremont, Pierre-Théodore de Gaxotte, Pierre Lauvrière, Émile Vésins, Bernard de	Artus, Louis Archambault, Paul Barbier de La Serre, René, M ^{re} Baudrillart, Alfred, M ^{re} Baumann, Émile Bazin, René Bédier, Joseph Bernoville, Gaëtan Bressoles, Adrien, M ^{re} Broglie, duchesse de Brunhes, M ^{lle} Caix, Robert de Charléty, Sébastien Deffontaines, Pierre Du Passage, Henri, s.j. Duthoit, Eugène Fourcade, Manuel Garric, Robert Gerlier, Pierre, M ^{re} Gillet, Louis Gillet, Marie-Stanislas, o.p. Glorieux, Achille Goyau, Georges La Brière, Yves de, s.j. La Gorce, Agnès de La Gorce, Pierre de Lauvrière, Émile Lesne, Émile Madelin, Louis Pinon, René Roz, Firmin Wilbois, Joseph

VOYAGES EN FRANCE : contacts institutionnels		
1906-1909	1921-1922	1931
Action française (rassemblement à la salle Wagram) Association antimaçonnique Association catholique de la jeunesse française Bonne Presse, Congrès de la École supérieure de théologie à Issy-les-Moulineaux (sulpiciens) Enseignement chrétien, fête de l' Institut catholique de Paris Ligue de l'Évangile (congrès) Société d'économie sociale (<i>La Réforme sociale</i>) Sorbonne Univers, L' (parution d'une lettre)	Académie française (réception de Joseph Bédier) <i>Action française, L'</i> (journal) Association catholique de la jeunesse française Cercle catholique des élèves de l'Institut agronomique Corporation des publicistes chrétiens Institut catholique de Paris Institut d'Action française Société de géographie	Amis du livre français, Les Comité France-Amérique Corporation des publicistes chrétiens <i>Études, Les</i> (revue jésuite) Facultés catholiques de Lille Facultés catholiques de Lyon Institut catholique de Paris Sorbonne

Variété au sein de la culture française, non pas province de France, ainsi pourrait-on synthétiser les idées de Groulx sur sa patrie dans ses rapports avec la France. Les réseaux institutionnels qu'il privilégie sont catholiques : établissements d'enseignement, associations et groupes de pression, périodiques. L'intérêt de Groulx pour l'Association catholique de la jeunesse française ou pour *les Études*, périodique auquel il est abonné, est durable. En 1931, les jésuites des *Études* lui organisent une rencontre avec des « notabilités catholiques de Paris⁵⁵ ». Parmi les réseaux non officiellement catholiques, celui de la Ligue d'Action française peut faire illusion. Lors du premier voyage, Groulx n'est présent qu'à une assemblée publique, perdu dans la foule. Lors du deuxième, il assiste à des cours à l'Institut d'Action française, lit *l'Action française* au numéro (il n'y sera jamais abonné), et c'est tout : aucune entrevue particulière avec les grands du mouvement (Maurras, Daudet, Bainville), aucun effort spécial d'endoctrinement, aucune tentative d'entretenir par la suite des relations épistolaires personnelles. Lors du troisième voyage, il évite un mouvement désormais condamné par le pape. Groulx disciple de Maurras ? Si les mots ont un sens, Groulx n'a été le disciple d'aucun Français contemporain.

Il faut relever le cas de la Sorbonne. Groulx n'y a jamais été étudiant bien qu'il y ait suivi quelques leçons (on peut en dire autant de l'Institut catholique de Paris). En 1931, il y est chargé d'un cycle de conférences sur le Canada français dans le cadre d'échanges franco-québécois. Or il n'est invité par aucun des professeurs de cette université et n'y crée pas de relations professionnelles. Au contraire, le recteur de l'Institut catholique de Paris convie Groulx à déjeuner chez lui, dans l'intimité, avec deux autres dirigeants de l'établissement.

Convaincu de la nécessité, pour les intellectuels québécois, de parfaire leur formation en Europe, il voudrait leur éviter de le faire aux dépens de leur religion et de leur tradition nationale, ce qui se produit à en juger par « l'état d'âme de ces pauvres étudiants de Paris et leurs revirements de conscience si complets et si subits⁵⁶ ». Déjà, confie-t-il, « lors de mon séjour à Paris en 1922, j'ai essayé d'attirer là-dessus l'attention de nos autorités religieuses, mais sans succès. Les nouvelles que j'ai reçues depuis quelque temps, nouvelles vraiment désolantes, me pressent de tenter un nouvel effort⁵⁷ ». Il cherche donc des moyens de préserver les étudiants canadiens-français des dangers que comporte l'accès — inévitable, recherché même — aux réseaux de l'enseignement supérieur français et de les mettre en contact avec les milieux catholiques les plus sains de France. Il va sans

55. LIONEL GROULX à Philomène Pilon, 27 janvier 1931, FLG.

56. LIONEL GROULX à Alphonse de Grandpré, 30 septembre 1927, FLG.

57. LIONEL GROULX à Alphonse de Grandpré, 17 février 1927, FLG..

dire que le projet d'un collège canadien interprovincial à Paris ne lui agréé pas du tout : la culture canadienne-française et le catholicisme y seraient perdants⁵⁸.

La présence de Groulx au congrès de la Réforme sociale en 1909 n'étonne pas. Depuis longtemps et singulièrement depuis la fondation de la Société canadienne d'économie sociale de Montréal en 1888, l'école de Frédéric Le Play jouit d'une large audience au Canada français. Par l'intermédiaire de Rameau de Saint-Père, ces relations s'inscrivent dans l'un des réseaux franco-qubécois les plus anciens, celui des Amis du Canada en France, dont faisait partie le géographe Onésime Reclus. Contrairement à son évêque, M^{gr} Médard Émard, Groulx n'adhérera pas à l'École de la Paix sociale et ne s'abonnera pas à sa revue.



Château de Saint-Père, propriété de Rameau à Adon (Loiret), qui a vu défiler nombre de Canadiens français, tel qu'on pouvait encore le voir dans l'entre-deux-guerres.

(Carte postale, collection de l'auteur)

Une constante des trois voyages est la fréquentation du monde de la presse catholique en France. Groulx assiste au congrès de la Bonne Presse. Il participe à des événements de la Corporation des publicistes chrétiens. Il y fait une conférence remarquée le 22 février 1922⁵⁹. Comme les contacts institutionnels, les

58. LIONEL GROULX à Louis-Adolphe Pâquet, 28 septembre 1920, FLG.

59. En 1931, il prendra aussi la parole devant les Publicistes chrétiens, sous la présidence de Georges Goyau (LIONEL GROULX à Omer Héroux, 27 janvier 1931, FLG).

contacts personnels sont nettement orientés par les réseaux catholiques, ce que montre un coup d'œil sur le tableau. On remarque aussi une hausse du nombre de contacts personnels en 1931, conséquence du rôle quasi officiel que joue Groulx à cette occasion. Par contact personnel, j'entends davantage que le fait de se trouver en un même lieu que telle personne, même si cette personne prononce une allocution. Des traces doivent indiquer qu'il y a eu au moins une conversation un peu développée. Autre constatation qui saute aux yeux : en 1931, Groulx ne rencontre personne de l'Action française, même pas Pierre Gaxotte, dont il a fait la connaissance lors du deuxième voyage. Quant à Bernard de Vésins, qu'apparemment il ne revoit pas après le deuxième voyage, c'est dans le cadre offert par les Publicistes chrétiens qu'il l'a rencontré. Voilà comment, grâce à Vésins, sa conférence est publiée par la Ligue d'Action française de Paris⁶⁰.

Tous voyages confondus, Groulx a été en rapport beaucoup plus et plus longtemps avec des ralliés conservateurs ou libéraux qu'avec des gens d'Action française. Redisons-le, c'est le monde catholique des lettres et du journalisme, de l'enseignement et, finalement, du militantisme religieux que Groulx fréquente⁶¹. Ce monde catholique français, il en observe les divisions et les engouements, non sans une certaine ironie. « Ces chers cousins de France, observe-t-il en 1931, sont envoûtés par le prestige des Britanniques et des Américains⁶². » Ou ceci encore : « Que de nuances, que d'oppositions sourdes entre tous les catholiques du vieux pays, ainsi que me l'avait fait entendre Émile Baumann⁶³. » L'admiration de Groulx pour le catholicisme français était sincère et profonde, mais critique. Il le disait comme il le pensait : « Vos maîtres en spiritualité sont nos maîtres spirituels. [...] Ce sont donc vos écrivains religieux, théologiens ou autres, qui monnaient pour nous la doctrine catholique⁶⁴. » Pour lui, il n'a jamais été question d'autarcie intellectuelle. Mais le clergé de France lui paraît distant du peuple, pusillanime, renfrogné⁶⁵. Et comme les relations entre catholiques français et canadiens-français

60. LIONEL GROULX, *La France d'Outre-Mer*, Paris, Librairie de l'Action française, 1922, 34 p.

61. Du voyage de 1931, il écrit qu'il lui « aura permis de retourner à Lisieux [...] ville de la Petite Thérèse », ajoutant : « il m'aura permis également de fréquenter ici, à Paris, à Lyon d'où j'arrive et à Lille où je vais après-demain, quantité de personnages fort intéressants : l'élite intellectuelle de France, je puis dire ; et comme tout ce monde, après son succès de la Sorbonne, voulait voir le petit "Sauvage d'Amérique", je n'en finis plus d'accepter déjeuners et dîners et thés. Ainsi, rien que cette semaine, je dîne chez deux grands écrivains : MM. Émile Baumann et René Bazin. L'autre soir, au dîner que notre ministre de la Légation canadienne m'offrait, il y avait quatre membres de l'Académie française » (LIONEL GROULX à Antoinette Boyer, 17 février 1931).

62. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1972, vol. 3, p. 99.

63. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, vol. 3, p. 93.

64. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, vol. 3, p. 109.

65. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, vol. 3, p. 110-111.

pourraient être plus profitables à ces derniers! De passage au Québec, les premiers pourraient éviter de trop fréquenter les milieux snobs, anglicisés ou anglicisants, peu représentatifs. Auprès du Vatican, ils pourraient témoigner de la « vitalité nationale et religieuse » des Canadiens français et combattre « la légende de [leur] disparition inévitable et prochaine », que colportent les Irlandais⁶⁶.

Avec lesquels de ces contacts personnels Groulx entretient-il par la suite une correspondance? On chercherait en vain une relation épistolaire assidue. Les moins insignifiantes sont celles avec Vuillermet, Bazin, Gaxotte, Lauvrière, Glogrioux, Cuverville, Bauffremont, Goyau, Leymarie et Baumann. Les écrivains catholiques dominent encore. Pierre-Théodore de Bauffremont a fondé *la Pensée de France*, revue consacrée à la littérature française hors de France. À ce titre, il s'est intéressé à Groulx, dont il a publié un poème. Émile Lauvrière, historien de l'Acadie, viendra visiter Groulx aux *Rapailages*, sa maison de campagne, sur le bord du lac des Deux-Montagnes⁶⁷. Émile Baumann et Groulx s'échangent leurs livres et quelques lettres⁶⁸.

Il convient de s'attarder au cas de Gaxotte. Il nous renseigne sur le prétendu maurassisme de Groulx. Ce dernier fait la connaissance de l'historien et journaliste français d'extrême droite dès 1922. S'il l'a revu en 1931, ce rendez-vous n'a pas laissé de trace. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale qu'ils renouent : échange de quelques lettres, court voyage de Gaxotte au Québec, quelques conférences de ce dernier à l'université de Montréal sous les auspices de l'Institut scientifique franco-canadien, un bref hommage à Groulx paru en 1964, dont j'extrais ce paragraphe :

Je ne puis qu'exprimer deux sentiments : d'abord l'admiration pour l'historien laborieux, probe, perspicace, équitable, qui a éclairé pour nous d'immenses périodes et qui a fait revivre aussi bien les origines de la nation canadienne-française que les luttes pour l'école, en employant toujours une langue admirable, sobre, mesurée, précise, dont l'action est d'autant plus forte sur le lecteur qu'il sent l'auteur plus maître de sa plume. En second lieu, je veux dire le mot : reconnaissance. Reconnaissance pour ce qu'il nous a appris, pour l'exemple qu'il donne, pour le guide qu'il a été⁶⁹.

66. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, vol. 3, p. 96.

67. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, vol. 3, p. 89.

68. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, vol. 3, p. 89-90 ; Patricia Houde, *Lionel Groulx. Un traditionaliste à la rencontre de l'Europe, 1921-1922*, mémoire de M.A. (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2000, vi-191 p.

69. PIERRE GAXOTTE, [Sans titre], in [VICTOR BARBEAU], *L'Œuvre du chanoine Lionel Groulx. Témoignages. Bio-bibliographie*, Montréal, Les publications de l'Académie canadienne-française, 1964, p. 12.

Je ne suis pas le seul à remarquer cette reprise des relations entre Groulx et Gaxotte. Guy Frégault la signale, en ajoutant que Groulx s'abonne à *Écrits de Paris*. Il commente : « Échos d'autrefois⁷⁰. » C'est passer à côté de la question. Bien qu'elle charge un peu le trait, Nathalie Rogues a raison de soutenir que le premier voyage de Groulx le confirme dans ses idées maîtresses en même temps qu'il le rend plus sensible à certaines dimensions de la politique et de la pensée politico-religieuse⁷¹. Ce n'est pas la rencontre — anecdotique — avec le maurrassisme qui en est responsable, mais la dénonciation par Pie X du modernisme et les assauts de l'anticléricalisme dont il est témoin en Italie et en France. Dès lors, il sera davantage sur ses gardes face au libéralisme catholique, par exemple. Il craindra pour son peuple les crises anticléricales qui tourmentent les Églises d'Italie et de France. Mais jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, il ne prend pas vraiment parti pour l'école néoroyaliste contre les catholiques républicains, d'abord parce que rien ne l'obligeait à se prononcer, ensuite parce que son désenchantement à l'égard du parlementarisme et la critique de ce dernier que ce désenchantement nourrissait n'étaient pas tels qu'il se sentît acculé à exiger le remplacement de la démocratie libérale par une dictature, ni au Québec, ni en France. La condamnation papale de *l'Action française* en 1926 clarifia d'ailleurs les choix licites. Groulx n'irait pas plus loin que la position qu'il exprima devant ses hôtes français en 1931 :

Bien, je ne vous l'apprends point, nous vivons en régime politique de rite britannique. Rite respecté, observé rigoureusement. Il ne s'agit pas d'en discuter, et, par exemple, s'il nous convient à nous, Français de vieille souche. Il nous arrive d'en douter. Il reste que ce régime nous donne une certaine stabilité gouvernementale⁷².

Ce sont moins les institutions ou les constitutions qui le préoccupent que les programmes et les personnels politiques. Commentant le détournement duplessiste du renouveau national du milieu des années 1930, il esquisse une comparaison éclairante :

Le programme de restauration sociale et nationale avait été élaboré par une élite d'intellectuels et d'hommes d'action, dont aucun, à l'heure actuelle, vous le constateriez, n'est aux leviers de commande. Les politiciens se sont emparés du programme, moins par conviction, que par impuissance à trouver eux-mêmes quoi que ce soit. [...] Le programme est censé être appliqué, exécuté, par des hommes qui ont gardé l'esprit de l'ancien régime, qui sont attachés par les mêmes liens. Notre mal est

70. GUY FRÉGULT, *Lionel Groulx tel qu'en lui-même*, Montréal, Leméac, 1978, p. 37.

71. NATHALIE ROGUES, *La Vision de l'Europe à travers les écrits de Lionel Groulx, 1906-1909*, mémoire de M.A. (histoire), Lyon, Université de Lyon III (Jean Moulin), 1990, xvi-125 p.

72. LIONEL GROULX, *Mes mémoires*, vol. 3, p. 111.

celui de la France, par exemple, où des politiciens usés, des politiciens de l'avant-guerre, continuent de gouverner la génération de l'après-guerre⁷³.

L'intérêt de Groulx pour l'expérience mussolinienne, qu'il savait non transposable au Québec, on l'a vu, semblait justifié par les accords du Latran en 1929. Les ambiguïtés du fascisme italien n'étaient pas encore levées. *Non abbiamo bisogno* (1931) dénonça une idéologie qui conduit à une « statolâtrie païenne », mais sans condamner le régime proprement dit. Le pape ne prit pas fermement et clairement position devant la guerre d'Éthiopie (1935). Face à l'Allemagne nazie, Groulx n'a jamais été tenté. Le concordat de 1933 n'y changea rien. Dans *Mit brennender Sorge* (1937), le pape parle avec une clarté qui conforte la position de Groulx contre le nazisme. À la veille de la guerre, le fascisme rejoint le nazisme dans la réprobation. Mais le fascisme n'est pas toute la droite extrême. La levée de l'interdit contre *l'Action française* par le Saint-Office en 1939 rasséréna les esprits à droite. La chute de la France attrista Groulx cruellement, mais le pétainisme lui parut une sorte de renaissance nationale franchement catholique, sans les excès de Mussolini ou d'Hitler⁷⁴. La crise de la conscription au Canada, l'écroulement de Vichy, le procès de Pétain et la nouvelle lecture de l'histoire récente, à son avis peu soucieuse de mesure et d'objectivité, mécontentent fort Groulx, d'ailleurs de plus en plus inquiet devant la montée discrète de la sécularisation au Québec. C'est dans cette atmosphère que Groulx s'abonne à *Écrits de Paris*, non pas par passéisme, mais par goût d'entendre d'autres analyses et d'autres références que celles qui s'imposent désormais. Traditionaliste depuis toujours, Groulx évolua ainsi vers la droite « extrême » en ce qui concernait la France, mais dans l'ambivalence ; en ce qui concernait le Québec, politiquement, il ne franchit jamais la frontière qui sépare le conservatisme de la répudiation des institutions parlementaires de « rite britannique », comme il disait.

Son attitude à l'égard de la France de 1945 est bien rendue dans cette lettre à Gabriel Louis Jaray, de l'Institut des Études américaines du Comité France-Amérique et de *France Amérique magazine* :

Vous comprendrez que nous avons suivi de près les choses de France depuis le début de la guerre, dans la mesure, du moins, où les échanges postaux, réduits à leur plus simple expression, ont pu nous le permettre. Maintenant que lettres et

73. LIONEL GROULX à Eugène L'Heureux, 30 mars 1937, FLG.

74. ÉRIC AMYOT, *Le Québec entre Pétain et de Gaulle. Vichy, la France libre et les Canadiens français, 1940-1945*, Montréal, Fides, 1999, 365 p. ; AUGUSTE VIATTE, *D'un monde à l'autre... Journal d'un intellectuel jurassien au Québec (1939-1949)*, édité et présenté par CLAUDE HAUSER, vol. 1, *Mars 1939-novembre 1942*, Québec, Presses de l'Université Laval ; Paris, L'Harmattan ; Courrendlin (Suisse), Éditions Communication Jurassienne et Européenne, 2001, xlviii-516 p.

journaux commencent à nous arriver, notre avidité de nouvelles ne fait que s'accroître. Vous devinez les vœux que nous formons pour la chère France. Nous souhaitons, bien autant que vous, le relèvement total du vieux pays. Nous le souhaitons pour lui-même et pour nous aussi, pour notre avenir. Nous avons tant besoin qu'une grande France existe toujours dans le monde.

Parmi les nouvelles qui nous arrivent, il y en a, je ne vous le cacherai point, qui nous réjouissent ; il y en a d'autres qui nous attristent quelque peu. Nous ne comprenons pas très bien l'opportunité de vos procès politiques. Ils causent, en maints milieux de ce côté-ci de l'océan, une très mauvaise impression. De loin, il nous paraît que vous avez tant à faire. Pourquoi ces querelles fratricides et que l'on vide dans une atmosphère peu propice, nous semble-t-il, à une œuvre saine de la justice⁷⁵ ?

Fondant l'Institut d'histoire de l'Amérique française et la revue du même nom, Groulx cherche à y intéresser Jaray et son magazine : « Il m'a semblé que FRANCE-AMÉRIQUE MAGAZINE pouvait être le médium tout naturel pour faire connaître, chez vous et un peu dans toute l'Amérique française et latine, notre Institut d'Histoire. » L'Institut vise la « formation d'une équipe d'historiens recrutés dans toutes les parties de l'Amérique restée française, y compris les Antilles, et qui entendent se consacrer à l'histoire de ce vaste domaine ». Groulx en précise le caractère scientifique plutôt qu'idéologique, non sans nuancer son propos de la façon suivante :

L'Institut ne se propose aucune fin utilitaire ou nationale. Il ne saurait empêcher néanmoins qu'une entreprise de ce caractère et de cette envergure ne resserre les liens de la vaste famille française. Nous désirerions fort, il va de soi, amorcer des relations avec les historiens ou les sociétés d'Histoire de France qui s'occupent de l'histoire coloniale, en rapport avec le Canada ou le reste de l'Amérique⁷⁶.

Le parcours que nous venons d'effectuer a mis en lumière la liberté et l'assurance avec lesquelles Groulx entre en commerce avec les « Français de France ». Il recueille l'héritage, mais sous bénéfice d'inventaire. Il se met à l'école de la France catholique contemporaine, mais sans renoncer à son sens critique. Cela s'explique aisément. Il a formé son opinion fondamentale à l'époque de sa jeunesse en lisant les ultramontains et les libéraux du grand « parti catholique » de la France du XIX^e siècle. Cette base reposait elle-même sur les piliers que constituaient sa compréhension du XVII^e siècle, le plus français des siècles, et son interprétation de l'histoire de la Nouvelle-France. C'est sans complexe aucun qu'il abordait la France de son temps et ses productions littéraires, intellectuelles, idéologiques. Il était convaincu d'en savoir autant sur la France que les intellectuels

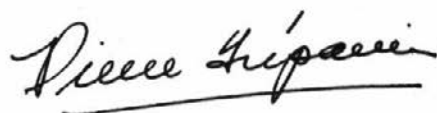
75. LIONEL GROULX à Gabriel Louis Jaray, 26 mars 1945, FLG.

76. *Ibid.*

français, dès lors que, perçant la simple érudition historique, l'on atteint l'essentiel, c'est-à-dire l'intellection métahistorique de ce qu'avait été et de ce que devait être la France. L'américanité de Groulx et son catholicisme de la vieille école canadienne-française autorisaient chez lui une étonnante distance critique à l'égard de ceux qu'il ne s'interdisait pas toujours d'appeler des « francisçons⁷⁷ ». Dès 1906, il prenait position de façon limpide et tranchée :

Nous ne sommes pas une province de France. L'âme canadienne n'est plus l'âme française. Non seulement nous ne sommes pas le type français contemporain, mais nous ne sommes même plus le type français du XVII^e siècle que représentaient nos ancêtres. Le particularisme de notre vie, les influences climatiques, sociales, économiques, religieuses ont profondément modifié chez nous l'ancien tempérament français, en même temps qu'elles nous éloignaient et nous éloigneront toujours de plus en plus, du tempérament actuel⁷⁸.

Dans la dialectique groulxienne, le Canadien français pouvait se dire en même temps Français, selon l'essence, et non-Français, selon l'existence et ses diverses modalités. Aussi son programme était-il de « rendre [les Canadiens français] un peu moins naïfs et un peu moins gobeurs, tout en [les] gardant aussi Français⁷⁹ ». Sa vie durant, Lionel Groulx déambulera dans les réseaux intellectuels franco-qubécois avec cette boussole à la main. Dans ses rapports avec la France tant aimée, le Canada français devait toujours travailler à son compte, si l'on ose dire. Cette conviction ne l'abandonna jamais.



77. Lettre de LIONEL GROULX à Émile Chartier, 1^{er} juin 1906, FLG.

78. LIONEL MONTAL [LIONEL GROULX], « Le parler canadien », *Album universel*, 22, 1147 (17 avril 1906), p. 1548.

79. Lettre de LIONEL GROULX à Émile Chartier, 1^{er} juin 1906, FLG.